Le carnet de Jeanlouis Cornuz

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **26 (1989)**

Heft 936

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Téléspectateur critique

Ces jours, la presse et la radio faisaient état d'une recrudescence du racisme et de la propagande raciste en Allemagne: des mini-cassettes proposant aux jeunes des jeux sous forme de concours. Question: pourquoi les Turcs ont-ils la peau foncée? Trois réponses possibles: parce qu'ils ne se lavent pas; parce que ce ne sont pas des aryens; parce que ce sont des sous-hommes...!

Figurez-vous que le mardi soir, j'ai coutume de regarder à la TV suisse allemande une petite série policière: *Der Alte* (qui est reprise par la TV romande sous le titre de *Derrick*); de huit à neuf — ça me permet de repasser mon allemand. Téléfilms pas trop mal ficelés, avec un souci idéologique pas trop naïf: un commissaire de police, des policiers fort sympathiques, humains, aussi éloignés que possible du style «Gestapo» (au contraire de ceux qui apparaissent dans un film comme *L'Honneur perdu de Katharina Blum*). Et même, dans l'une des séries, un policier *noir*, né des amours d'un GI américain et d'une jeune Allemande vers 1947 ou 48, éminemment ouvert, sympathique lui aussi. Or, l'autre soir, nouvelle série, qui se veut «européenne»: un policier *femme* — rien à dire: à la fois dynamique et respectueuse des droits de l'homme — et un milieu tsigane... Et c'est là que les choses se gâtent: les Tsiganes présentés dans l'ensemble de manière positive — et l'on précise bien que le criminel n'est pas vraiment un Tsigane, ou qu'il fait partie d'un sous-groupe non représentatif — mais cependant nomades, chapardeurs, jouant volontiers du couteau, même et surtout les enfants, qui naturellement sont fugueurs, ennemis de toute scolarité et de toute institution; les parents portés semble-t-il à les *vendre* (les filles, on devine pour quel usage), trafiquants plus ou moins de drogue, ou tout au moins suspects de, etc. Tout cela par hasard? La bêtise plutôt que la malignité? Offrant en somme des Tsiganes la même vue que ce très grand écrivain, mais impérialiste impénitent, Rudyard Kipling, offre des Indous: Kim, héros lumineux un peu dans la mesure où il est du côté des Anglais — et foule de dignitaires indous non ralliés, fourbes, cruels, etc. Encore une fois fort bien: je n'ai vu jusqu'à présent qu'un seul film et juge peut-être hâtivement. Si j'étais vous, cependant, je me méfierais.

A part quoi, toujours si j'étais vous, je lirais le très beau livre publié par l'Académie du Chablais vaudois, intitulé: *Ollon Villars*. Vous y trouverez une lettre au Conseil d'Etat du pasteur Spiro, illustre alpiniste, de 1911... Le pasteur a compté: en un seul jour, plus de vingt autos à Villars, roulant à des 20-25 kilomètres à l'heure! On imagine le danger pour la paisible population de l'endroit!... Entre Morges et Lausanne, je venais d'être rattrapé par une VD 306'000 et des poussières; *rattrapé*, car m'étant mis en tête Dieu sait pourquoi de respecter la limitation des 100 km/h, j'ai été devancé par d'innombrables voitures... ■

CHRONIQUE CHINOISE

Des villages en automne

Nous avons visité un village de l'époque Ming (1368-1644), situé à la frontière est de la province du Shaanxi, à proximité du Fleuve Jaune. C'est un village que des paysans enrichis avaient construit en briques grises soigneusement appareillées, porches sculptés, cours oblongues. On nous y accueille avec le sourire, on nous ouvre la grande porte de bois finement travaillé qui fait, au fond de la cour, face au porche. Le jaillissement des épis de maïs éclaire les visages, celui, tout gris, de la vieille aux cheveux couverts d'un mouchoir, celui du vieil homme berçant un bébé, de la jeune femme timide qui nous regarde de sa cuisine. On nous offre à manger, à boire, avec une gentillesse qui nous remplit de confusion. Nous tournons doucement les talons, pour ne pas troubler plus longtemps cette paix. Plus bas, le ruisseau qui court sous le pied des maisons est rempli d'immondices, et dans la rue j'ai vu le cadavre d'un rat. Des canards s'ébrouent dans le ruisseau, des enfants jouent dans la ruelle. C'est un village en Chine.

Un petit pan de mur jaune

Dans les villes hollandaises, on le sait, le chez-soi est l'objet de soins amoureux; le résultat en est orgueilleusement affiché, chaque fenêtre s'offrant comme une devanture au regard approbateur des passants. Personne ne tire ses rideaux et, le soir, les immeubles hollandais flottent comme de grands vaisseaux illuminés sur la brume nocturne; ou encore, ils sont comme d'immenses calendriers de l'Avent où toutes les fenêtres auraient été ouvertes sur leur lumineux petit trésor.

En ce doux automne de Chine, où les grillons chantent encore passé le début de novembre, j'ai perçu quelque chose d'analogue à cette lumière blonde. Dans les villages, aux bords des toits, le long des murs, montant à l'assaut des poteaux de bois, à l'angle des porches, sur les tuiles, éclatent en grappes les épis de maïs mis à sécher. Abondance des formes et exultation de la couleur. Sur le pisé terne, ou la brique sans épaisseur, les épis moutonnent, en monstrueuses et superbes efflorescences. Vus de loin, de haut, les toits flamboient. Le regard, fasciné par l'or de ces chevelures fantastiques, ne perçoit plus que distraitement gens et bêtes, simples figurants dans ce décor splendide. Le maïs envahit aussi la route; les paysans y étendent les grains à sécher et dessinent des bandes soigneusement ratissées, sur lesquelles veillent une vieille femme, un enfant, un homme assis sur ses talons, la cigarette aux doigts. Ainsi les routes sont-elles largement bordées, éclairées par des lés dorés ou roux qu'à la nuit tombante chacun balaie et vanne avant de les faire glisser dans des sacs.

Quelle plénitude, quand l'utile et le beau se rencontrent!

Catherine Dubuis